

Culture



Dominique FOURNIER et Salvatore D'ONOFRIO (Eds), *Le ferment divin*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collection Ethnologie de la France, Regards sur l'Europe, 1991, X +254 pages, figures, 110 FF

Bernard Arcand

Volume 13, numéro 2, 1993

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1083150ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1083150ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie

ISSN

0229-009X (imprimé)

2563-710X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Arcand, B. (1993). Compte rendu de [Dominique FOURNIER et Salvatore D'ONOFRIO (Eds), *Le ferment divin*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collection Ethnologie de la France, Regards sur l'Europe, 1991, X +254 pages, figures, 110 FF]. *Culture*, 13(2), 121–123.
<https://doi.org/10.7202/1083150ar>

Tous droits réservés © Canadian Anthropology Society / Société Canadienne d'Anthropologie (CASCA), formerly/anciennement Canadian Ethnology Society / Société Canadienne d'Ethnologie, 1993

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

En toute fin de volume, l'article de Sabelli relance, sur le ton de l'essai cette fois, le thème de la normativité que les textes du début abordaient. Il s'interroge brièvement quant à l'avenir d'un ordre méta-social fondateur des catégories de sexes, prenant en compte l'importance des mutations contemporaines et le fait que, selon l'«androgynie sociologique» de certains, les conditions «post-modernes» mèneraient à la confusion entre les sexes.

Les autres textes du volume (qui en compte seize au total) présentent moins (et, parfois, peu ou pas) d'apports nouveaux sur le plan des connaissances ou sur le plan de la réflexion théorique. Jelmini fait un plaidoyer pour Casanova, grand collectionneur de femmes, chez qui il voit d'abord un authentique *honnête homme* et un des témoins essentiels de la condition féminine en Europe entre 1740 et 1775. Preiswerk fait l'inévitable analyse-témoignage du passage de la jeune fille bien rangée à la femme-orchestre, et évalue brièvement ce qui reste à négocier entre hommes et femmes. S'ajoute un témoignage un peu plus irritant (Vuillème) sur le prétendu silence actuel des hommes à propos des femmes et sur la difficulté qu'éprouve l'auteur à parler d'elles dans cet article. La réflexion tourne court, sur une pirouette facile et ambiguë: l'auteur reprend l'expression «toutes des salopes» que lui souffle une amie «honnête et courageuse» et prévient les répliques en définissant sa contribution comme «un coup de griffe ... profondément amoureux» et en affirmant «l'honnêteté de cet effort» (p. 270).

De l'exposition qui a suscité la réunion de ces articles, on ne nous dit rien. La très belle collection de statuettes africaines, présentées par l'artiste Minkoff comme «treize femmes noires pour ses nuits blanches», était-elle dans l'exposition? Et les photographies (mal rendues à l'impression) de lits défaits de Olesen, la «femme découverte de l'Amérique»?

L'interdisciplinarité était probablement de mise dans le cadre d'une réflexion portant précisément sur la construction sociale de catégories et de frontières et sur leur éventuel dépassement. Cependant, elle amène inévitablement des ruptures de ton importantes entre les articles de type scientifique et d'autres textes qui prennent la forme du commentaire artistique (Minkoff, Olesen), du conte (Calame), du récit analytique (Macherel) ou de l'entretien sur le mode léger et humoristique (Langaney et Fair). La plupart des lecteurs apprécieront donc cet ouvrage pour certains de ses articles et non parce que des résonances d'un texte à l'autre feraient émerger un approfondissement ou un renouvellement des perspectives.

Dominique FOURNIER et Salvatore D'ONOFRIO (Eds), *Le ferment divin*, Paris, Editions de la Maison des sciences de l'homme, Collection Ethnologie de la France, Regards sur l'Europe, 1991, X +254 pages, figures, 110 FF.

Par Bernard Arcand

La fermentation est un processus de transformation de la matière, aux frontières de la nature, de la culture et de la surnature, qui n'a, semble-t-il, jamais cessé de fasciner l'être humain. D'abord, il y a l'émerveillement de réussir l'incompréhensible: pendant des millénaires, des vins, des bières et des levains ont été fabriqués, mais sans que l'on comprenne vraiment le processus de leur fabrication; car il s'agit d'un processus étonnamment complexe et son interprétation moderne ne viendra qu'avec les travaux successifs de Pasteur (les bactéries), Buchner (les enzymes) et puis, vers 1935, la description par Myerhof des 14 enzymes qui jouent un rôle essentiel dans une fermentation qui traverse au moins 12 phases distinctes. Il s'agit donc d'une opération complexe et en même temps assez délicate, car il y a toujours un risque de trop fermenter, quand le vin tourne au vinaigre, de la même manière qu'il faut aussi chaque fois se méfier du risque de trop boire. On dirait donc facilement qu'il y a de la magie là-dedans, et ainsi l'alcool mystérieux se verra attribué les pouvoirs étonnants de réchauffer dans la neige et de rafraîchir sous le soleil, d'ouvrir l'appétit en apéro et de le fermer en digestif, de guérir certains maux comme de rendre malade.

D'autre part, second émerveillement, la maîtrise de la fermentation permet d'agir sur la nature d'une manière tout à fait exceptionnelle. Alors que les humains agissent normalement en tueurs qui se nourrissent d'animaux et de végétaux sains, la fermentation offre l'illusion de jouer au créateur en redonnant vie à des produits périssables que l'on laisse reposer et qui, plutôt que d'être abandonnés à la putréfaction, deviendront comestibles sous forme d'alcool; bel exemple que celui du vin de palme: après avoir typiquement tué l'arbre en lui arrachant le cœur pour le manger, la cavité ainsi creusée se remplit de sève qui en quelques jours se transformera en vin.

Il y a aussi, bien sûr, la fascination de quitter la routine et l'ordinaire grâce aux effets d'une boisson qui fait tourner la tête et qui entraîne le buveur dans

un état de perception et de conscience nettement altéré. L'alcool nous sort de l'ordinaire et c'est pourquoi il convient si bien aux grandes occasions: promotions, mariages, victoires sportives, lancement de navire ou dernier souper avec ses apôtres. Et si l'on quitte le monde ordinaire, ce sera souvent pour mieux s'approcher des dieux, soit en disant que c'est le cadeau de Dionysos aux humains, ou parce que l'on déclare "Ceci est mon sang". Mais encore une fois, la transformation est délicate, car si boire bien rapproche du divin, boire trop rend l'homme semblable à la bête. Et c'est ainsi que la consommation des produits de la fermentation s'accompagne couramment d'un mode d'emploi social.

Car il paraît essentiel de surveiller cette puissance obscure du ferment et de contrôler son bon usage en société. Premier dénominateur apparemment commun: il est remarquable de noter combien de sociétés, par ailleurs fort différentes, s'entendent pour enseigner que l'alcool doit idéalement être bu en bonne compagnie. C'est une affaire de groupe, un geste social. Parce que si l'alcool délie les langues et rend l'individu plus sociable, il faut aussi s'inquiéter du soûlard qui boit seul et qui par là s'évade de la société comme s'il s'y sentait emprisonné. Bref, bien boire est un signe de civilisation. Les Dieux aztèques ont d'abord donné l'alcool aux humains, avant la nourriture, pour leur permettre de commencer la vie par une fête joyeuse. La Grèce antique a inventé la *symposion*, une occasion de discuter mais tout en buvant. Les Dieux sumériens se réunissaient pour boire, parce que c'est dans la bonne humeur qu'il leur fallait prendre les grandes décisions qui affecteraient l'humanité. Par contraste, mais selon la même logique, il semble que l'on retrouve depuis des millénaires et dans tous les répertoires du mépris raciste, l'accusation que les sauvages, les autres, les barbares et les méchants étrangers, ne savent pas boire.

Ainsi, la fermentation devient facilement un marqueur de civilisation. Pour donner un exemple connu, l'enivrement de Noé devrait suffire à faire comprendre que la civilisation continue même après le déluge. Elle servira ailleurs à établir le contraste, par exemple, entre Jean-Baptiste, mangeur de miel et de sauterelles, nomade vêtu de peaux de bêtes et surtout représentant de l'ancienne Loi, et Jésus, sédentaire civilisé qui établira le rituel du pain et du vin, pour bien dire l'instauration de la nouvelle Loi. Les Chrétiens, par la suite, insisteront longtemps sur l'usage de la communion sous les deux espèces afin de se distinguer de la tradition juive du pain sacré

obligatoirement sans levain; et (pour qui croit ces questions sans conséquences) quand au XI^e siècle l'Occident adopte l'hostie sans levain, l'Eglise de Constantinople l'accusera d'être devenue trop semblable aux Juifs, ce qui, en retour, obligera les Chrétiens occidentaux à se distinguer par d'autres façons, lesquelles viendront nourrir l'antisémitisme de l'Eglise de Rome.

En somme, la fermentation est un acte particulièrement riche qui permet de saisir en quelques mots quelques-uns des traits essentiels du rapport à la nature et au surnaturel. C'est toute la cosmologie qui s'y révèle, autant la façon d'entrer en contact avec les dieux que les risques de la déchéance et de la désintégration sociale.

La plupart de ces remarques et interprétations sont directement extraites de cette collection de quelques-uns des textes présentés lors d'un colloque (1989) organisé par la chaire d'anthropologie culturelle de l'université de Palerme, en collaboration avec la Maison des sciences de l'homme de Paris, l'UNESCO et la fondation Whitaker. Il serait trop facile de jouer sur les mots et de parler ici de bouillonnement d'idées, ou du fait qu'on trouvera dans ce livre le ferment de plusieurs intuitions qui mériteraient poursuite, mais l'un et l'autre de ces commentaires serait pourtant approprié. L'ouvrage est savant, bien construit, instructif, parfois drôle et de lecture souvent très agréable. On y trouvera beaucoup sur la tradition Occidentale, depuis la Mésopotamie ancienne, la Bible, la Grèce antique, le vin à Rome, la bière de l'Europe du nord, quelques analyses sur l'Inde ancienne et le Mexique, mais rien du tout sur la fermentation ailleurs, dans les sociétés qui n'entrent pas dans ce que l'Occident définit comme son histoire. Bien sûr, on pourrait regretter que les textes soient si courts, trop disparates et qu'ils ne peuvent jamais prétendre couvrir l'ensemble du sujet. Mais c'est là une des conditions inévitables du genre. Et l'on sait (ou devine) que la plupart des collaborateurs à ce livre travaillent ailleurs ces mêmes sujets de manière beaucoup plus exhaustive. Mais les actes du colloque permettent un (premier) contact adéquat et enrichissant avec une vingtaine d'ethnologues, surtout Italiens et Français, tandis que l'essentiel du message est admirablement transmis: la fermentation peut servir de clé à la pénétration des cultures humaines, un peu à la manière de la cuisine et du contraste entre le cru et le cuit. Et puis, on ne peut s'empêcher d'imaginer le contexte du colloque et de se créer l'impression, peut-être irréaliste mais tout de même sympathique, de collègues qui, tout en participant à

ces discussions fines et excitantes, ont su profiter d'une invitation à Palerme pour bien boire en bonne compagnie.

Michel Verdon, *Contre la Culture: Fondement d'une anthropologie sociale opérationnelle*, Paris: Éditions des Archives Contemporaines

Par Jo Anne Bennett
Queen's University

Nous sommes actuellement nombreux à faire des recherches anthropologiques de terrain, et même à écrire et à enseigner, en faisant semblant d'ignorer le plus possible les grandes questions théoriques qui hantent notre discipline à l'aube du troisième millénaire. Peut-être que si nous nous cachons la tête suffisamment longtemps dans le sable, l'incroyable complexité de la polysémie, de l'herméneutique, de la réflexivité et de la métaphore disparaîtront-elles. Le post-modernisme sera peut-être aussi dépassé et périmé que tous les autres concepts en «isme» qui ont régné sur l'anthropologie ces cent cinquante dernières années.

Michel Verdon n'accepte pas ce comportement de l'autruche. Il préfère attaquer de front. Il commence son nouveau livre en formulant les questions fondamentales et il ne les perd pas de vue en cours de route: l'anthropologie est-elle maintenant impossible? N'a-t-il pas été prouvé hors de tout doute qu'une science sociale comparative est un oxymoron conceptuel? Verdon répond résolument non. Dans *Contre la Culture*, il tente de sortir l'anthropologie du borbier dans lequel elle s'est enlisée, borbier caractérisé par l'ambiguïté des concepts, la prolifération des théories, l'abandon de la méthode comparative et la désintégration ou la décomposition de toute notion de groupe social. L'entreprise est de taille.

L'auteur commence par critiquer la faiblesse des fondements philosophiques de la théorie anthropologique, affirmant que cette discipline a été mal servie par une cosmologie non ou mal reconnue. Il va plus loin en soutenant que les concepts philosophiques qui ont donné naissance à l'anthropologie rendent tout compte fait impossible la pratique de cette discipline. L'impasse dans laquelle nous nous trouvons est directement imputable à tout ce que nous avons négligé: l'antagonisme entre individu et

société par exemple, ou entre le principe de l'équilibre social et sa soi-disant désirabilité.

Nous avons pris pour acquis que le véritable objet de l'anthropologie est «la culture» ou «la société» (selon le côté de l'Atlantique où l'on se trouve). Tout juste armés de vagues notions philosophiques, nous nous sommes heurtés à nos concepts opératoires comme des amateurs maladroits, des descendants nostalgiques des explorateurs du 19^e siècle en short et casque colonial. Cette vieille image romantique de l'ethnographe persiste encore dans l'imagination d'une partie du public et même des professionnels.

Verdon nous demande de considérer les «personnes morales» comme véritable objet de la démarche anthropologique. Il estime que contrairement à d'autres disciplines — par exemple l'éthique ou la psychologie — les personnes morales en anthropologie ne sont pas des individus mais des **groupes**. Il est par conséquent extrêmement important de définir ces derniers avec précision. En essayant d'inclure cette précision dans les définitions de base de l'anthropologie, Verdon réalise ce qu'il appelle «l'opérationnalisme». À cette fin, il nous invite à renoncer à nos idées préconçues sur les groupes humains et à envisager ces derniers (il s'agit là d'une simplification excessive de son argumentation) du point de vue des activités à l'origine du rapprochement, des critères d'appartenance et des biens (tangibles ou non) qu'ils possèdent en commun (exclusivement ou non).

Dans la première moitié du livre, Verdon explore les questions posées, dans le contexte de l'évolution historique de la théorie anthropologique depuis Morgan et Maine en passant par l'évolutionnisme, le fonctionnalisme, le transactionnisme, le marxisme, le structuralisme, etc. Il réussit un tour de force intéressant bien qu'idiosyncratique, et je recommande son livre à tous ceux (enseignants ou étudiants) qui sont actuellement enlisés dans un cours de théorie anthropologique.

Brandissant sa nouvelle arme — l'opérationnalisme — Verdon fait une nouvelle incursion dans le vénérable champ de bataille conceptuel que sont les Nuer. Ceux d'entre nous qui pensaient que ce sujet était pratiquement épuisé y trouveront malgré tout de l'intérêt, ce qui a été mon cas. Les groupes Nuer, ou plutôt les lignages segmentaires nuer, ne sont pas ce qu'ils ont semblé être à Evans-Pritchard ou à qui que ce soit d'autre par la suite. En fait, ils n'existent pas vraiment, sauf en tant que fiction de l'ethnographie folklorique des Nuer.